

PIERRE SAUREL

Le mort qui accuse



BeQ

Pierre Saurel

*Les exploits merveilleux
du détective Jean Lecoq*

Le mort qui accuse

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 262 : version 1.0

A Jean Layette
en souvenir
de premier roman
que j'ai écrit.

Pierre Dignault

13.5.2000

Pour Jean Layette
en appréciation de son
ouvrage à réviser
autant de
souvenirs qui
me sont chers.

André-É. Chénier

Le mort qui accuse

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Un assassin

– Monsieur, il y a un visiteur qui désire vous voir tout de suite, dit le valet de chambre en s’avançant dans le studio de Jean Lecoq, le fameux détective, qui achevait de dépouiller une nombreuse correspondance.

– Il vous a donné son nom ?

– Je le lui ai demandé trois fois, mais il n’a pas semblé comprendre tant il était agité. On le prendrait pour un fou, si ce n’était l’aspect convenable de sa personne. Il dit que c’est très urgent, et qu’il y va de son honneur et de celui de sa famille. Enfin il pleure, bien qu’on sente qu’il fait un effort pour se contenir.

Le détective n’avait jamais entendu son domestique dépeindre avec autant de détails, les gens qui sonnaient à sa porte. Il en recevait

plusieurs cependant, car depuis quelques années, la renommée de Lecoq devenait mondiale, lui attirait des clients toujours plus nombreux.

L'émotion du domestique lui permit de conclure que le quémendeur devait se trouver dans une situation à la fois tragique et pressante. Il donna l'ordre de l'introduire aussitôt.

Le serviteur sortit, et, quelques secondes plus tard, le visiteur fit son entrée. L'être méritait certainement qu'on le prit en pitié, tant sa stature, qui devait être belle et noble en période normale, se trouvait pour l'instant abattue, défaite et contristante.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très soigné, tant en ce qui concernait ses vêtements bien coupés, que son linge très fin, très blanc, bien que chiffonné et mal ajusté.

Il paraissait avoir fourni une course déprimante et ses traits boursoufflés sous ses yeux rougis par les larmes, ses cheveux en broussailles, son regard éteint et comme hébété, disaient que cette course dont il soufflait encore, avait dû être précédée d'une émotion violente et

douloureuse.

Jean Lecoq constata que le bas du pantalon de son visiteur était taché de boue, et il en conclut que cet homme avait dû passer une partie de la nuit hors de chez lui, car la pluie n'était pas tombée depuis la veille au soir, et tout disait que l'étranger devait posséder une domesticité susceptible de s'occuper de ses vêtements.

– Asseyez-vous monsieur, lui dit Lecoq.

L'étranger obéit.

– Vous êtes bien le détective Jean Lecoq ? dit le malheureux dans un effort désespéré.

– Oui, mais je vous en prie, mon ami, prenez sur vous et essayez de vous calmer. On n'est jamais assez maître de soi quand il s'agit d'exposer des faits d'une certaine gravité, car je suppose qu'il s'agit d'une circonstance exceptionnelle ?

– Exceptionnelle, c'est le mot, reprit l'étranger en faisant son possible pour rester calme. Et pourtant je ne puis pas dire que je n'en suis pas la cause initiale.

Tout en parlant, il tournait la tête, de gauche à droite, semblant guetter quelque chose. Il était d'une pâleur mortelle et sursautait au moindre petit craquement.

– Jean aurait-il dit vrai en pensant avoir affaire à un fou ? se dit Lecoq.

Mais l'autre paraissait se calmer ; on devinait la lutte de la maîtrise de soi avec l'angoisse de l'heure.

– Monsieur, dit-il, laissez-moi d'abord vous dire mon nom ; je m'appelle Armand Lejeune.

– Êtes-vous parent avec le célèbre banquier Joseph Le jeune ?

– Je suis son frère. J'étais marié, il y a quelques années à une femme comme l'on n'en rencontre qu'une dans la vie. Hélas, elle mourut à la naissance de mon fils, qui, lui non plus ne put survivre à une naissance prématurée. Une fois veuf, le désespoir s'est emparé de moi, progressif, dévorant. Je me suis mis à boire. Vouloir exprimer ce qu'a été ma vie depuis que j'ai cédé à ce penchant funeste est inutile. Plus on

boit, plus on veut boire, et la déchéance arrive avec une rapidité déconcertante.

Jean Lecoq baissa la tête en signe d'assentiment. Souvent dans sa vie de détective, il avait rencontré de ces malheureux que la boisson avait rendu esclaves et gâché la vie. Il semblait maintenant deviner une partie du drame dont son visiteur allait achever la confession.

– Depuis cinq ans, continua le visiteur, je vis chez mon frère. Il a toujours été bon pour moi et rien ne lui ferait plus plaisir si je pouvais abandonner ma funeste passion. J'arrive maintenant au fait le plus tragique de mon histoire. La famille et les domestiques de mon frère sont rendus à la campagne et je reste seul à Montréal avec lui. Hier soir, après le souper, selon ma funeste habitude, je partis pour...

Il s'arrêta la gorge obstruée par un sanglot douloureux.

– Continuez monsieur Lejeune, j'ai compris, fit doucement Lecoq, vous avez bu plus que de coutume...

– Autant sans doute, mais de ces alcools qui vous anéantissent au point de vous faire perdre jusqu’à la conscience des faits.

– Et dans quels lieux avez-vous consommé ces liqueurs dangereuses ?

– Les pires. J’ai d’abord été « Au chat qui danse », puis « Au Chien Rouge ».

– Et ensuite ? reprit le détective.

– Ensuite ? Eh bien si je vous disais que c’est pour le savoir, et ensuite, que je suis venu vous trouver, ne me prendriez-vous point pour un détraqué ?

– Il s’est passé des choses terribles, n’est-ce pas ? fit doucement le détective qui suivait sur le visage du malheureux l’épouvante de la détresse.

– Terribles... oh oui... Ce matin, il y a une heure à peine, je me suis réveillé sur le divan dans la cabinet de travail. Ma tête lourde, mes membres ankylosés me faisaient souffrir cruellement. Et dans la clarté grise qui commençait à poindre, alors que mes souvenirs s’arrêtaient à l’intérieur d’un bouge enfumé sans

transition, je me suis vu en présence... oh ! l'épouvante... de mon frère Joseph étendu sur le tapis et blessé d'un coup de revolver.

Monsieur Lejeune avait dressé ce tableau le visage enfoui dans ses deux mains tremblantes. Les spasmes l'agitèrent un long moment et ce fut entre deux rauques sursauts qu'il acheva :

– Ce n'est pas tout... mon frère dans son agonie, s'est soulevé. Il m'a vu approchant de lui, éperdu, pour essayer de lui porter secours. J'allais le toucher, le prendre dans mes bras... mais il a poussé un cri, un cri d'horreur, et dans un sublime effort, m'a jeté ces mots : Assassin ! C'est toi qui m'as tué... Assassin ! assassin !

Le vieil homme se prit la tête à deux mains, et se mit à sangloter comme un enfant. Lecoq se leva lentement, s'approcha de son visiteur, et lui mit la main sur l'épaule :

– Je comprends très bien votre chagrin, mon ami, dit-il de sa voix la plus douce, mais c'est à la police que vous auriez dû aller conter votre histoire.

Lejeune releva vivement la tête, les yeux hagards comme épouvantés.

– Mais vous ne voyez donc pas où je veux en venir, et sa voix était entrecoupée de sanglots, je veux que vous m’aidiez... j’aimais trop mon frère... je ne peux pas l’avoir tué... c’est impossible, je n’ai pas fait cela... je n’ai pas fait cela.

– Allons, allons, prenez sur vous... Calmez-vous ! Je suis bien prêt à vous aider, mais votre frère lui-même vous a accusé.

– Mon Dieu... mon Dieu... je ne peux pas croire que j’ai fait cela.

Lecoq était immobile devant cet être qui n’était plus qu’une loque humaine. Tout à coup, il prit une décision. Une idée venait de germer dans son cerveau, une idée folle comme seuls peuvent en avoir les détectives. Il s’approcha de son bureau et sonna son domestique. Lejeune le regardait d’un air hébété.

– Louis, fit Lecoq, apportez-moi mon paletot et mon chapeau.

Quelques seconds plus tard, Lecoq enfila son pardessus.

– Louis, appelez le détective Bonin et dites-lui de me rejoindre chez M. Lejeune, 26 rue Beaulieu.

– Très bien, monsieur.

Armand Lejeune leva sur Lecoq un regard chargé d'espoir.

– Vous allez vous occuper de mon cas ?

– Je vais voir si je puis faire quelque chose.

– Oh merci ! merci ! M. Lecoq.

Et les yeux pleins de larmes, Lejeune suivit Lecoq, sous le regard du domestique qui le prenait de plus en plus pour un détraqué.

II

Le collier de diamants

En arrivant rue Beaulieu, Lecoq ne put s'empêcher d'admirer le magnifique panorama qu'offraient les alentours de la maison de M. Lejeune. Le cottage lui-même apparaissait comme une vaste résidence de l'époque des premiers rois, enfouie dans la verdure et entourée de terrains étendus, plantés d'arbres et de buissons serrés dissimulant complètement la maison. Comme celle-ci était assez retirée du chemin, on y accédait par une route carrossable qui serpentait parmi jardins et pelouses. De cette route, des sentiers zigzaguaient à travers des massifs. Lecoq et Lejeune empruntèrent un de ces sentiers et s'acheminèrent vers la riche demeure. Arrivés devant la porte d'entrée, Lejeune sortit un trousseau de clefs, d'un tour de main il fit jouer la

serrure, et la large porte s'ouvrit lentement.

Lejeune amena le détective vers le boudoir où s'était déroulé quelques instants auparavant l'affreux assassinat.

En entrant, Lecoq embrassa d'un coup d'œil rapide. Au centre de la pièce le cadavre de Joseph Lejeune, étendu, baignait dans son sang. Un bureau, deux fauteuils, un divan et dans le coin un large coffre-fort constituaient l'ameublement de la pièce. Lecoq fit le tour du cadavre en prenant soin de ne pas le déplacer. À quelques pieds du mort, un revolver de gros calibre attira l'attention du détective.

– Vous n'avez pas touché à cette arme ? demanda-t-il à son client.

– Non, répondit celui-ci la voix émotionnée au souvenir de son affreux réveil, non, je ne l'avais seulement pas vue.

– Vous connaissez ce revolver ?

– Ce semble être celui de mon frère. Il le gardait toujours dans son bureau qui est là.

Lecoq s'approcha du bureau.

– Dans le tiroir du milieu, précisa Lejeune.

Lecoq ouvrit le tiroir, comme il s’y attendait l’arme n’y était pas.

– Vous devez avoir raison, ce doit être celle-là car elle n’est pas ici.

Lejeune tressaillit ; plus l’heure avançait, plus il devait se rendre à l’évidence. Il devait avoir tué son frère.

Lecoq continua son inspection, il s’arrêta devant le gros coffre-fort et essaya de l’ouvrir, mais il était bien fermé.

– Votre frère conservait-il beaucoup de valeurs ici, demanda-t-il ?

– Presque toute sa fortune se trouve dans ce coffre-fort, vous trouverez peut-être cela drôle, mais bien qu’il fut banquier lui-même, il préférerait garder son argent ici.

Lejeune s’arrêta songeur :

– En parlant du coffre-fort, cela me fait penser à quelque chose.

– Quoi donc ? fit Lecoq subitement intéressé.

– Oh, c’est sans importance.

– Dites tout de même, tout a son importance.

– Eh bien, hier, mon frère a reçu la visite d’un de ses anciens amis de collège qu’il n’avait pas vu depuis 20 ans, Jean-Paul Lebrun. Ce dernier est un explorateur qui vient d’arriver d’Afrique. Or, il avait acheté, pour sa femme, un collier de diamants qui vaut plusieurs milliers de dollars. Comme il demeure aux États-Unis et qu’il a encore quelques emplettes à faire à Montréal, il a demandé à mon frère de garder son collier en sûreté durant quelques jours. Mon frère a accepté, et a déposé le collier dans son coffre-fort.

– Vous connaissez la formule pour l’ouvrir ?

– Non, répondit sans hésitation le vieil homme. Seuls ma belle-sœur et mon frère le savent. Croyez-vous que ce coffre-fort ait quelque chose à faire avec le meurtre de mon frère ?

Lecoq ne répondit pas, un violent coup de clochette venait de les faire sursauter.

– La police ! se dit le détective. Restez ici,

ajouta-t-il, je vais ouvrir.

Quelques secondes plus tard, Lecoq serrait la main à son ami Bonin de la police municipale. Celui-ci, accompagné d'un médecin et de deux autres détectives, suivirent Lecoq qui les amena au vivoir.

En quelques mots, il mit Bonin au courant de la situation. Le médecin, pendant ce temps, fit un court examen du mort.

– Combien de temps la victime a-t-elle pu survivre à sa blessure, docteur ? demanda Bonin.

– Une heure, peut-être deux, l'autopsie me renseignera plus à fond.

– Je ne crois pas qu'il y ait une grosse énigme à débrouiller dans ce meurtre, dit Bonin à Lecoq. Et sans même te demander quels sont les intérêts que tu défends ici, il me paraît que tes facultés n'auront pas besoin de se soumettre à une rude épreuve pour arriver à la solution évidente.

– Qui est selon toi ? fit le détective avec un fin sourire.

– La culpabilité, trop claire hélas, du frère de

la victime.

– C'est justement son innocence que je me propose de prouver, fit Lecoq.

– Mais tu vois bien comme moi que cet homme est l'assassin ; la victime elle-même l'a accusé.

– Qui vivra verra !

Bonin haussa les épaules en se demandant si son ami n'avait pas perdu la raison.

Une demi-heure plus tard, l'auto de la morgue amenait le corps de la victime. Bonin s'approcha d'Armand Lejeune.

– Je regrette, dit-il, mais devant les circonstances, je me vois forcé de vous arrêter sous l'inculpation du meurtre de votre frère.

Le pauvre homme baissa la tête, découragé. Lecoq s'approcha de lui et lui souffla à l'oreille :

– Ne perdez pas confiance, je m'occupe de votre cas.

Un rayon d'espoir sembla briller dans les yeux éteints d'Armand Lejeune. Il remercia le

détective du regard et sortit entre deux agents.

– Il va falloir avertir la famille de la victime, fit Bonin.

– Si tu veux, dit Lecoq, je vais m’en occuper. Madame Lejeune est présentement à la campagne. Je vais aller la trouver, et je me charge de lui faire part de la triste nouvelle.

– Comme tu voudras.

Quelques minutes plus tard, Lecoq au volant de sa voiture filait à pleine vitesse vers Belle-Rivière. La maison de campagne des Lejeune paraissait encore plus riche que celle de Montréal, s’il se peut. Lecoq demanda à voir madame Lejeune. On le fit passer au salon. Quelques secondes plus tard une belle femme, grande, âgée d’une quarantaine d’années, parut sur le seuil de la porte.

– Vous désirez me voir, monsieur ?

– Permettez-moi de me présenter, madame, je suis Jean Lecoq, détective privé.

– J’ai souvent entendu parler de vous, monsieur Lecoq. Asseyez-vous !

Lecoq prit un siège, et madame Lejeune s'assit sur le canapé.

– Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

– Madame Lejeune, et Lecoq semblait hésiter, il va vous falloir être très courageuse.

– Mon Dieu, qu'y a-t-il ? dit-elle en devenant toute pâle, qu'est-il arrivé ?... Un malheur à mon beau-frère, je suppose ?

– Non, madame... à votre mari !

– À mon mari ?... il est blessé ?... Vite, il faut que j'aille le retrouver !

– Hélas, vous ne pourrez rien pour lui.

– Il est mort ? jeta-t-elle dans un cri.

– Assassiné !

Lecoq crut à un certain moment qu'elle était pour perdre connaissance, mais elle se prit la tête à deux mains, et se mit à pleurer comme un enfant. De longs sanglots lui secouaient les épaules. Elle pleura ainsi un gros cinq minutes. Lecoq prenait garde de troubler son chagrin, sachant bien que les larmes sont souvent les

meilleures consolatrices.

Tout à coup, elle releva la tête, une tête que les larmes rendaient encore plus belle, plus émouvante.

– Monsieur Lecoq, il faut découvrir l’assassin de mon mari, il faut qu’il soit puni !... l’a-t-on arrêté ?

– On a arrêté votre beau-frère, la police le croit coupable, je dis bien la police, car moi, je le crois innocent.

– Mon beau-frère !... c’est impossible ! Je suis certaine qu’Armand n’a pas tué mon mari. C’est un ivrogne et non pas un assassin ! Il faut découvrir le vrai coupable.

– Je ferai tout ce que je pourrai pour le dénicher.

– J’aimerais vous aider !

– Moi, je vous conseillerais de rester ici jusqu’à ce que la police vous fasse demander.

Un court silence et Lecoq reprit :

– Cependant j’aimerais vous demander

quelque chose !

– Quoi donc ?

– Pourriez-vous me donner la combinaison pour ouvrir le coffre-fort qui se trouve dans votre vivoir à Montréal ?

– Certainement, je vais vous l'écrire. Croyez-vous qu'il y ait eu vol ?

– Je ne sais pas, le coffre ne semble pas avoir été touché, mais j'aimerais vérifier.

Madame Lejeune se dirigea d'un pas chancelant vers une petite table au fond de la pièce, prit un papier et une plume et traça quelques chiffres. Elle remit ensuite cette feuille au détective.

– Je vous remercie, madame, dit Lecoq. Je vous tiendrai au courant de mon enquête.

– Merci monsieur Lecoq.

Une heure plus tard, Lecoq était de retour rue Beaulieu. On y avait installé deux détectives en faction.

– Bonjour, monsieur Lecoq, dit l'un en le

regardant d'un air hautain.,

– Bonjour, messieurs, j'aimerais jeter un autre coup d'œil dans le vivoir, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

– Vous croyez toujours monsieur Lejeune innocent du meurtre de son frère ?

– Plus que jamais, et je vais le prouver.

– J'ai bien hâte de voir cela.

Lecoq laissa les deux détectives à la porte et se dirigea seul vers le vivoir. Il mit la main dans sa poche et sortit le bout de papier sur lequel madame Lejeune avait écrit le chiffre servant à ouvrir le coffre-fort. Il s'agenouilla près du coffre, fit tourner lentement le bouton de commande et la lourde porte s'ouvrit.

Lecoq jeta un coup d'œil à l'intérieur, rien n'était déplacé, tout était en ordre. Mais il eut beau chercher partout, il ne trouva aucune trace du collier de diamants.

III

Une visite au « Chien Rouge »

Arrivé chez lui, Lecoq se mit à réfléchir. Il n'y avait aucune trace de violence sur le coffre-fort. Deux personnes seulement connaissaient le secret de la combinaison. L'une était morte, et l'autre à la campagne. Tout à coup Lecoq se souvint que depuis quelque temps une bande organisée avait dévalisé plusieurs coffres-forts de la ville sans jamais laisser de traces. Il y a longtemps qu'il aurait aimé se mesurer avec cette bande de criminels, l'occasion s'en présentait aujourd'hui, puisqu'il y avait neuf chances sur dix pour que ce soient les mêmes. Mais comment ont-ils appris la présence du collier de diamants dans le coffre-fort de Joseph Lejeune, pensa-t-il. Je l'ai, s'écria-t-il tout à coup. Un des membres de la bande doit fréquenter l'un des cabarets qu'Armand Lejeune

a l'habitude de visiter. Ce dernier doit avoir trop parlé... mais oui ce doit être cela... mon petit Lecoq, tu vas être occupé cette nuit.

Décidément, le cabaret « Au Chien Rouge » n'avait rien de rassurant pour les rares bourgeois qui s'y aventuraient. Ce soir-là, le maigre orchestre, – c'était encore bien beau pour l'endroit, – s'obstinait à faire tanguer les couples aux visages empreints de tous les stigmates du vice. Par intervalles, un rire rude et saccadé s'élevait au-dessus des bruits hétéroclites. Des hommes à l'aspect sinistre, aux vêtements en loques, se hélaient d'une extrémité de la salle, à l'autre.

Une fumée dense, âcre, étourdissante, se dégageait des pipes et des cigarettes et prenait à la gorge.. Des relents de cuisine, et l'odeur vague des liqueurs consommées dans le bar, ajoutaient leur note aigre à l'atmosphère puante du « Chien Rouge ».

Il était deux heures du matin, l'heure de l'animation dans le monde interlope.

Des filles, vouées sans recours à la prostitution, somnolaient dans des attitudes nonchalantes. D'autres en quête d'un client lançaient un sourire veule.

Le silence se faisait graduellement. Presque tous les regards se posaient maintenant sur l'homme au chapeau de soie et au monocle, qui avait fait son entrée quelques instants auparavant... Jean Lecoq, car c'était lui, était tout à fait méconnaissable grâce à son maquillage savant. Il ne prêtait qu'une attention distraite à la scène, il mangeait.

Fardées jusqu'aux oreilles, peinturlurées jusque là, des filles évoluaient autour de la case. Quelle aubaine si on pouvait dépouiller ce gros bonnet-là ! L'une d'elles, plus hardie que ses compagnes, pria Lecoq, très poliment d'ailleurs, de lui donner du feu... Mais elle reconnut bientôt l'inutilité de ses efforts et ne répéta point sa tentative.

Tout à coup, une petite femme blonde vint délibérément s'asseoir près du détective. Le silence, à compter de cet instant fut général. Seuls

les bruits de la rue s'entendaient en sourdine. Maître de lui, Lecoq ne souffla mot.

Près de la porte, un jeune escroc confiait à sa voisine :

– V'la la Carmen qui joue le grand jeu. L'pauvre bougre, j'le plains.

Carmen interrogea le limier :

– Tu as de la peine, mon gros ?... Tu parais triste ?

– Moi ? Non !

– C'est la première fois que tu viens ici ?

– Oui, je suis un ami d'Armand Lejeune, dit le détective assez fort pour être entendu de toute la salle.

La réponse eut un effet inattendu. Les tziganes reprirent leur infernale musique. La salle redevint bruyante. On ne s'occupait plus du « bourgeois », c'était un copain.

Mais la Carmen continuait :

– Désires-tu boire quelque chose ?

– Non merci !

Un court silence, puis la fille reprit :

– Tu sais, c’est rare qu’on rencontre des types comme toi dans ce cabaret... On dirait que tu as l’air plus monsieur que toutes ces races de chenapans... Tu le connais bien Armand Lejeune ?

– C’est un de mes amis.

– Pourquoi es-tu venu ici ?

– Parce qu’Armand m’a dit qu’il connaissait le type qui pourrait me faire entrer dans une bande.

– Mais tu n’as pas l’air d’un voleur ! dit la Carmen surprise.

– Les plus beaux fruits ne sont pas toujours les meilleurs, répondit sentencieusement Lecoq.

Un nouveau silence s’établit entre le couple, mais Lecoq décida de profiter de la présence de cette fille pour en savoir plus long sur les amis d’Armand Lejeune.

– C’est drôle, reprit-il, mais je ne parviens pas à me souvenir du type qu’Armand m’a dit de voir... c’est un de ses meilleurs amis, il boit toujours en sa compagnie.

– Oh, je sais de qui tu veux parler... ce doit être de Tortini qu'on surnomme Le Rouge.

– Oui, oui, c'est en plein ça, dit Lecoq en faisant mine de se souvenir.

– Oh, il connaît bien Lejeune. Ils partaient souvent ensemble. Le Rouge allait toujours le reconduire dans son automobile, car Lejeune se saoulait comme un salaud et il avait toujours de la misère à marcher.

– Il est ici ce soir, ce Le Rouge ?

La Carmen jeta un coup d'œil autour d'elle.

– Non, mais il ne devrait pas tarder à arriver. Il vient toujours vers cette heure-ci.

– Et toi, crois-tu qu'il pourra me faire entrer dans une bande ?

– J'ai entendu dire qu'il était affilié à Lifko qu'on surnomme le roi de la pègre.

Tout à coup, Carmen se pencha vers le détective :

– Veux-tu un conseil... Écoute-moi bien !

Et sa voix se faisait de plus en plus basse.

– Si tu veux mon avis, ne te jette pas dans les pattes de Lifko... c'est un type dangereux... tous les autres en ont peur.

– Pourquoi me dis-tu cela ? Tu ne sais pas qui je suis.

La jeune fille eut un sourire :

– Cela ne fait rien... tu me plais, et je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

Le détective était content de lui-même. Il venait de se faire une alliée qui pourrait lui être très utile. Il demanda :

– Comment t'appelles-tu ?

– Carmen !

– C'est un joli nom !

– Tu trouves ?... Et toi, comment t'appelles-tu ?

– Jean !

Lecoq, bien que célibataire endurci, semblait s'intéresser à cette fille, probablement une malheureuse, que les circonstances de la vie avaient jetée dans ce trou. Il décida de se

renseigner plus à fond.

– Il y a longtemps que tu travailles ici ?

– Depuis trois semaines seulement.

– Et tu aimes ton ouvrage ?

– Oh non !

La réponse était venue vive, spontanée. Lecoq voyait que cette jeune fille était sincère. Il continua :

– Alors pourquoi restes-tu ici ?

– Parce que je ne peux trouver autre chose.

– Tu as des parents ?

Les yeux de Carmen se buèrent de larmes.

– Non, je suis orpheline depuis l'âge de deux ans.

– As-tu toujours demeuré à la ville ?

– Non, et la voix était empreinte de mélancolie, je demeurais à la campagne avec un de mes oncles.

– Tu devais être heureuse là-bas, pourquoi n'y es-tu pas restée ?

– Parce que je voulais travailler, gagner ma vie. J’avais entendu parler de la ville comme une belle place, avec beaucoup d’amusements et où on pouvait gagner beaucoup d’argent... alors je suis venue, je vois que je me suis trompée.

– Tu t’ennuies ici ? N’est-ce pas ?

– Beaucoup !

– Pauvre malheureuse, pensa le détective en lui-même, hélas elle n’est pas la seule dans le même cas... Combien de jeunes filles, qui, attirées par l’appas trompeur des grandes villes, quittent la campagne où elles étaient heureuses, sans le savoir, pour venir échouer dans un trou comme celui-ci !

Tout à coup Lecoq sembla prendre une décision.

– Tu ne devrais pas continuer à travailler ici !

Les yeux de Carmen brillèrent de joie. Elle était très contente que quelqu’un s’occupe d’elle, lui parle avec douceur, comme lui parlait le détective. C’est avec une intonation d’espoir qu’elle demanda :

– Tu as quelque chose à m’offrir ? tu sais que les places sont rares.

– Pas encore, répondit Lecoq mais je pourrais chercher.

– J’accepterais avec plaisir... d’abord, ici, le salaire n’est pas ben effrayant.

– Combien gagnes-tu ?

– Dix piastres par semaine, à part des « tips ».

– Ce n’est pas beaucoup.

– Et puis cette vie parmi tous ces tramps ne me plaît pas beaucoup, continua la jeune fille ; c’est vrai qu’à la longue on s’y habitue.

– Je vois que tu n’es pas aussi mauvaise fille que tu voudrais le paraître... Ta place n’est pas ici... je vais essayer de t’aider...

Pour la seconde fois, les yeux de Carmen s’emplirent de larmes.

– Oh merci... monsieur, dit-elle d’une voix prenante... si tu fais quelque chose pour moi, tu verras que Carmen n’est pas une ingrate...

– Je sais... je sais...

Lecoq regarda sa montre avec impatience.

– Voyons, il ne va pas arriver ce Le Rouge ?

– Ce ne devrait pas être long... tu persistes à vouloir entrer dans la bande ?

– Oui, il le faut absolument.

– Fais bien attention, s'il t'arrive quelque chose, tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas averti.

– Il ne m'arrivera rien, tu verras, rassure Lecoq.

La porte du club s'ouvrit pour laisser entrer une sorte de géant aux cheveux rouge carotte. Carmen se pencha vers Lecoq :

– Tiens, voilà Le Rouge, c'est lui qui vient d'entrer.

– Dis-lui que je veux le voir !

Carmen se leva et lança de sa voix puissante.

– Le Rouge... Le Rouge y a un type qui veut te voir ici.

Le géant à la face de brute s'approcha.

Carmen eut cependant le temps de se pencher et d'ajouter à l'oreille du détective :

– Encore une fois... soyez prudent... monsieur Jean.

Et elle s'éloigna sans ajouter autre chose. Le Rouge était déjà rendu devant la table du détective.

– Tu veux me voir, dit-il d'une voix rude !

– Oui, assieds-toi.

Le bandit s'assit en face du détective et le dévisagea d'un œil scrutateur. Le détective soutint son regard sans broncher.

– Qui es-tu ? demanda Le Rouge.

– Je suis un ami d'Armand Lejeune.

– Quel est ton nom ?

– Jean Robitaille.

– Il ne m'a jamais parlé de toi, fit le bandit en cherchant à se rappeler.

– Non, peut-être pas, mais il t'en aurait parlé ce soir si ce n'eut été du crime qu'il a commis. Tu es au courant ? dit le détective après un

instant.

– Oui, j’ai appris cela par les journaux. Oh je savais qu’il lui arriverait malheur un jour ou l’autre. Il buvait trop et perdait la raison.

Un long silence s’établit entre les deux hommes. À la fin Le Rouge demanda :

– Pourquoi désires-tu me voir ?

– Pourquoi, répondit le détective en se penchant vers son interlocuteur. Pourquoi ?... Parce que je suis blasé de la vie de sybarite remplie de fadeurs. Adieu les millions, l’oisiveté, les femmes, les bals, et autres futilités. Je veux vivre pleinement, je veux une existence fertile en émotions, féconde de sensations inédites. Alors j’ai opté pour votre genre de vie. Je ne veux plus exister que pour l’intrigue. Et malheur à ceux qui se placeront sur mon chemin, mais je suis novice en la matière. Il me faudra recevoir les instructions préliminaires d’un spécialiste. Armand m’a dit que vous pourriez me mettre en relations avec le fameux Lifko, le roi de la pègre.

– Hum... hum... réfléchit le bandit, mais Lifko

n'accepte pas n'importe qui dans sa bande. Il faudrait que tu me donnes une preuve de ton savoir-faire.

Le détective réfléchit l'instant de quelques secondes. Tout à coup il se rappela que le mois précédent, il y avait eu, à une Banque Canadienne Nationale, un hold-up commis par un seul homme qui n'avait jamais été retrouvé.

– Je peux vous donner une preuve de mon savoir-faire, comme vous dites. Mais je ne suis qu'un novice. Tout de même, vous devez vous rappeler le vol qui a eu lieu il y a un mois à la Banque Canadienne Nationale rue St-Denis.

– Mais oui, je m'appelle... tu veux dire que c'est toi...

– Oui c'était moi ; mais cela doit rester entre nous.

Le Rouge se leva et appela Carmen.

– Hé chouchou... apporte un champagne !

– Tout de suite, répondit Carmen.

– Es-tu libre toute la nuit, fit le bandit ?

– Mais oui, dit Lecoq. Pourquoi ?

– Je vais téléphoner au chef pour savoir s’il peut te recevoir. Tu pourras t’entendre avec lui.

– Certainement, je ne demande pas mieux.

– Attends-moi, je ne serai pas longtemps.

Le bandit se dirigea vers une cabine téléphonique qu’on voyait au fond de la salle.

Lecoq était heureux de voir que Le Rouge avait mordu dans son jeu. Il y avait longtemps qu’il désirait se mesurer contre ce Lifko, il en aurait bientôt l’occasion et cela le remplissait de joie. Pour le moment, il importait de continuer son petit jeu afin d’en savoir le plus long possible sur la bande de voleurs de coffres-forts et sur l’assassin de Joseph Lejeune.

Pendant qu’il réfléchissait, Carmen s’approcha emportant la bouteille de champagne commandée par Le Rouge.

– Tu as l’air triste, fit le détective.

– Cela me chagrine de voir te jeter dans les pattes du loup comme ça. Je ne voudrais pas qu’il t’arrive quelque chose.

– Tu sais où demeure ce Lifko ?

– Non !... tu ne vas pas chez lui ?... Vous...
vous êtes fou !

– Peut-être pas autant que tu le penses.

Carmen se tut tout à coup, car du coin de l'œil, elle venait d'apercevoir Le Rouge qui quittait la cabine téléphonique et se dirigeait vers eux en se frayant un chemin entre les couples qui essayaient de valser. Elle finit de remplir les verres. Le Rouge mit la main dans sa poche et sortit un billet qu'il remit à Carmen.

– Garde le change, dit-il.

– Merci, fit Carmen en s'éloignant non sans avoir jeté un regard désespéré au détective.

– Tout marche à merveille, fit Le Rouge en s'asseyant de nouveau. Le chef accepte de te voir.

– Merci beaucoup, vous me rendez un fier service.

– C'est vous qui allez nous rendre service. Et maintenant, trinquons à nos futurs succès.

– C'est cela, fit le détective en levant son

verre, à nos futurs succès.

Lecoq dégusta son champagne d'un air connaisseur. C'était rare qu'il pouvait boire aux dépens d'un homme qu'il arrêterait, peut-être, le même jour.

IV

Les assassins de Joseph Lejeune

Quelques heures plus tard, une voiture noire filait dans la nuit sur la route menant à Saint-Jérôme. Tout à coup, elle quitta la chaussée pour s'engager dans une sorte de sentier tortueux. Quelques instants plus tard elle s'arrêtait à quelques pas d'un petit cottage. Le chauffeur sortit, et alla ouvrir à son compagnon.

– Nous voilà arrivés.

Lecoq descendit et après que Le Rouge eut refermé la portière, les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée principale. Le Rouge sortit une clef de sa poche, fit jouer la serrure et entra à la suite du détective.

– Si tu veux passer par ici.

Et Le Rouge désigna du doigt un petit

appartement qui se trouvait à gauche de la porte d'entrée. Le détective entra et jeta un regard circulaire dans la pièce, qui devait être un salon. Au fond de larges draperies masquaient l'entrée d'un autre appartement. L'ameublement se composait d'un set de chesterfield et d'une petite table.

– Un instant je vais chercher le chef.

Le Rouge laissa Lecoq à ses réflexions. Celui-ci s'assura si son revolver était toujours dans sa poche, car il savait bien qu'il aurait à s'en servir. Mais auparavant, il était décidé à tirer les vers du nez de ce Lifko afin d'en savoir le plus long possible sur l'assassinat de Joseph Lejeune.

Au moment où il s'en attendait le moins, la portière du fond s'ouvrit lentement, et un homme de haute stature fit son apparition. Il avait une figure de brute et une large cicatrice lui barrait la joue gauche.

– Bonsoir, détective Lecoq, dit-il gravement.

Lecoq sursauta et porta vivement la main à sa poche.

– Ne bouge pas, ou je t’abats comme un chien, dit Lifko en sortant son revolver.

Il fit un signe de la main. Le Rouge entra suivi d’un autre homme beaucoup plus petit et beaucoup plus jeune que les autres. Ils s’approchèrent du détective et le désarmèrent en un tour de main.

– Asseyez-vous Lecoq, dit Lifko, vous avez dit que vous n’étiez pas pressé, nous allons causer un petit peu.

Le Rouge prit le détective par le bras, et le fit asseoir dans un des fauteuils du chesterfield. Lifko prit l’autre et ses deux compagnons s’assoyèrent sur le divan. Lecoq rageait et se traitait de triple idiot de s’être laissé prendre comme un enfant. On lui avait tendu un piège, il était tombé dedans les yeux fermés.

– Ainsi tu nous prends pour des imbéciles ? Détrompe-toi ; mon homme t’avais reconnu du premier coup. Tu es trop populaire, Jean Lecoq. Je crois que tu devrais suivre des cours de maquillage, railla Lifko.

Le détective resta silencieux.

– Tu ne parles pas gros, continua le chef de la bande. Je ne sais pas pourquoi tu es venu ici ; mais si tu désires quelques informations, je vais te les donner sur le champ... ensuite je te réserve un petite surprise.

Lecoq, bien que rageur, était resté très maître de lui. Il s'était vu souvent dans des situations périlleuses et il s'en était toujours tiré indemne. Aussi décida-t-il de gagner du temps et de profiter de l'offre de Lifko. Ensuite il verrait...

– Tu me demandes pourquoi je suis venu ici ? dit-il d'un ton railleur, je suis venu arrêter les assassins de Joseph Lejeune.

Lifko pâlit légèrement, mais il reprit vite son sang-froid.

– Franchement Lecoq, ta réputation n'est pas surfaite..., je me demande comment tu as pu découvrir cela ?

– Tu m'as dis de te questionner et non de te répondre. Je sais que tu avais préparé un coup de longue main, et tu te croyais à l'abri de tous

soupçons ; mais je vais quand même t'expliquer comment vous avez commis votre crime. Je dis votre crime, car je ne sais pas au juste lequel de vous a tiré sur Lejeune.

Le détective se tut quelques instants. Les trois autres étaient tout oreilles et attendaient avec impatience la suite de son récit.

– Le Rouge était l'émissaire de la bande auprès de Lejeune, au cabaret « Au chien rouge ». Hier soir, après qu'Armand Lejeune eut pris quelques consommations et devint un peu plus confident, il apprit à Le Rouge que son frère avait reçu, dans l'après-midi, la visite d'un de ses anciens amis, qui lui avait confié la garde d'un collier de diamants. Le Rouge vit l'opportunité de commettre le vol le soir même, car en plus de s'emparer de l'argent des Lejeune, il voyait la chance de s'approprier le fameux collier. Il alla reconduire Armand Lejeune et lui vola probablement ses clefs.

– Erreur, interrompt Le Rouge, erreur, j'avais pris l'empreinte de la serrure il y a près d'un mois et nous avons une clef en notre possession.

– Je continue donc, reprit Lecoq. Après avoir laissé Lejeune, Le Rouge rejoignit le reste de la bande, et quelques heures plus tard, vous reveniez tous à la demeure des richards. Grâce à la double clef vous avez pénétré dans la maison sans difficulté. Vous avez fouillé d’abord le bureau et vous vous êtes emparé du revolver de Lejeune. Puis à l’aide d’un moyen qui m’est inconnu, vous avez ouvert le coffre-fort et vous vous êtes emparé de son contenu. Mais à ce moment, vous avez entendu des pas dans l’escalier menant au second étage. C’était Joseph Lejeune. Le bruit que vous aviez fait venait de le réveiller. Croyant que c’était son frère qui entrait, il se dirigea vers le boudoir afin de l’aider à se mettre au lit. Aussitôt, vous avez éteint vos « flash lights » et, au moment où il pénétra dans l’appartement, l’un de vous fit feu. Joseph Lejeune s’écroula. Par la suite, vous avez décidé de faire passer sur le compte d’Armand, le meurtre que vous veniez de commettre.. Vous avez pris le revolver et après l’avoir fait toucher à Armand Lejeune qui dormait ivre-mort sur le divan, vous l’avez déposé à quelques pas de la

victime. Ensuite, vous avez remplacé tout l'argent dans le coffre-fort, pour ne pas que l'on prenne le vol comme mobile du crime. Vous vous êtes contentés de garder le collier de diamants, et vous êtes repartis comme vous étiez venus. Un peu plus tard, quand Armand aperçut son frère baignant dans son sang, il voulut se porter à son secours, mais ce dernier reprit connaissance et croyant que c'était son frère qui l'avait tiré, il le traita d'assassin... Votre coup était très bien monté, cependant vous avez commis une grave erreur en ne remettant pas le collier de diamants dans le coffre-fort ; car le lendemain, Armand Lejeune me signalait la présence de ce collier. Lorsque j'ai ouvert le coffre, et que je me suis aperçu que le collier de diamants manquait, je me suis rendu compte que le vol était le véritable mobile du crime.

Un long silence suivit ce long réquisitoire du détective. Lifko rompit le silence.

– Je t'offre toutes mes félicitations Lecoq, on dirait vraiment que tu as assisté à toute la scène... Mais tu as éprouvé, tout à l'heure, le désir de

savoir comment l'on s'y prenait pour ouvrir les coffres-forts sans user de violence ? Et bien, c'est grâce à une merveilleuse invention de Charles Bernard ici présent.

Ce disant, l'homme à la cicatrice montra du doigt le jeune homme assis, près de Le Rouge, sur le divan.

– Bernard est un merveilleux inventeur... c'est grâce à lui que nous réussissons si bien nos vols... Mais le temps passe et nous devons te quitter. Lecoq, tu en sais trop long sur notre compte, pour que nous te laissions ta liberté ; d'un autre côté, nous ne pouvons pas t'amener avec nous. J'ai donc décidé de me débarrasser de toi.

Lecoq écoutait silencieusement, se demandant par quel moyen il pourrait sortir de cette impasse.

Lifko fit un signe à ses deux compagnons.

– Ligotez-le, dit-il.

Les deux hommes s'approchèrent. Lifko prit une longue corde, la remit à ses compagnons qui ligotèrent le détective. Lorsqu'il fut solidement attaché, Lifko le regarda en ricanant.

– Je vais te faire connaître une mort très douce... une de mes inventions. Couchez-le par terre.

D'une vigoureuse poussée dans le dos, Le Rouge fit tomber le détective de tout son long.

Lifko sortit du salon et revint quelques secondes plus tard tenant dans sa main une petite boule rouge, de la grosseur d'une balle de tennis.

– Tu vois cette petite boule... c'est elle qui va causer ta mort. Elle est remplie de gaz empoisonné. À la minute où je la briserai, le gaz se répandra dans l'appartement. Dix minutes plus tard, tu seras rendu au pays des rêves sans même avoir souffert... Tu n'as rien à dire ?

Le détective resta muet comme une carpe. Il commençait à croire que sa dernière heure était venue.

– Venez vous autres.

Le Rouge et Bernard sortirent. Lifko prit la boule rouge, et la lança de toutes ses forces sur le plancher. Aussitôt, elle se brisa et une fumée blanche commença à s'en échapper. Lifko lança

un ricanement :

– Adieu, détective Lecoq.

Et il sortit de la pièce en courant, et en ayant soin de fermer la porte derrière lui.

Resté seul, Lecoq fit un effort désespéré pour rompre ses liens ; mais ils étaient solides et bien noués. La fumée blanche continuait toujours de s'échapper de ce qui restait de la boule rouge. Petit à petit, le détective sentit le sommeil s'emparer de lui. Il respirait le moins possible et tentait de se glisser vers la porte. Tout à coup, il se mit à tousser et le poison en profita pour s'infiltrer dans ses poumons. Il resta là, évanoui, sans bouger. Comme dans un rêve, il vit la figure de Lifko se penchant sur lui en ricanant ; il entendit la voix de la belle Carmen l'avertissant du danger qu'il courait. Puis comme au cinéma toutes les figures de criminels qu'il avait fait arrêter défilèrent devant lui en le regardant d'un sourire narquois.

Cinq, dix minutes peut-être s'écoulèrent. Tout à coup, il sentit comme une bouffée d'air lui frapper la figure. Peu à peu il reprit connaissance

et sentit qu'il était libéré de ses liens. Il entendit une sorte de ronronnement et s'aperçut qu'il était assis sur le siège d'avant d'une automobile en marche. Il tourna légèrement la tête. Au volant il distingua vaguement le visage souriant de la belle Carmen qui le regardait de ses grands yeux. Puis, tout s'effaça et de nouveau, il perdit connaissance.

V

Un cadeau du détective Lecoq

– Monsieur Lecoq... monsieur Lecoq... il dort dur... monsieur Lecoq.

Lecoq se réveilla lentement.

– Hein quoi ? dit-il la voix pâteuse, ah, c'est toi Louis, qu'y a-t-il encore ?

– Bien il y a une demi-heure que j'vous crie... il y a une dame qui vous demande au téléphone.

Lecoq se leva, enfila ses chaussettes et passa sa robe de chambre.

– Quelle heure as-tu Louis ?

– Deux heures, monsieur !

– Hein, déjà deux heures, mais pourquoi ne m'as-tu pas réveillé avant ?

– Monsieur avait l'air si malade et si fatigué,

que j'ai cru que c'était mon devoir de le laisser reposer.

– Bon, bon !

Lecoq quitta la chambre et se dirigea vers l'appareil téléphonique.

– Allô ! dit-il en prenant le récepteur, qui parle ?

– ...

– Carmen... Carmen... connais pas.

– ...

– Oh, oui, oui, excusez-moi !

– ...

– Mais non, mais non... une pure distraction. Est-ce que je peux oublier ce que vous avez fait pour moi hier soir ?

– ...

– Ah, mais c'est que voyez-vous, sans votre généreuse intervention, ma carrière serait pas mal fichue, et grâce à vous...

– ...

– Pardon ? Je comprends mal sans doute.

– ...

– Un cadeau ? Mais non, je vous jure... allô... allô.

La communication venait d’être subitement interrompue. Lecoq raccrocha le récepteur d’un geste dépité.

– Zut ! Pas moyen ! Pas moyen de causer deux minutes en paix.

Il alluma une cigarette, intrigué. Que signifiait ce téléphone de Carmen ? Voilà qu’elle le remerciait d’un cadeau, alors qu’il ne lui avait jamais rien fait parvenir, pour la simple raison qu’il ignorait totalement le lieu de sa résidence. Curieux tout de même !

Il trouva fort étrange que la conversation eut été interrompue au moment où Carmen allait sans doute s’expliquer.

– De plus en plus bizarre !

Lecoq eut l’idée de s’enquérir auprès de la téléphoniste du numéro avec lequel il venait d’être en communication. Il voulut signaler le

central, mais rien ne fonctionnait plus.

– Tiens... tiens... tiens... cela se complique !

Mais après une brève investigation, il constata qu'une main mystérieuse avait sectionné les fils. Au même instant, Louis, le vieux domestique venait lui demander de l'argent pour payer le « ramoneur ».

– Ah, il est venu un ramoneur ?

– Oui, tout à l'heure, il avait tellement envie de nettoyer la cheminée, c'pauvre homme, que je lui ai donné la permission. Il va revenir se faire payer.

– Ton ramoneur s'est trompé, mon vieux Louis, car au lieu de nettoyer la cheminée, il a coupé les fils du téléphone... tu peux être tranquille, il ne reviendra pas chercher son dû, et pour cause !

Lecoq retourna à sa chambre pour s'habiller. Il entrevoyait une partie du mystère qui flottait dans l'air, mais ne parvenait pas à pénétrer celui qui flottait autour de Carmen.

Comme cette jeune fille lui avait permis

d'échapper à ses ennemis, il n'augurait rien de bon pour elle. Il devenait de plus en plus certain qu'un complot se tramait dans l'ombre.

Le détective achevait de se vêtir, lorsque la sonnette de la porte tinta deux fois.

Louis accourait en grommelant.

– Laisse, dit Lecoq j'ouvre moi-même.

Il vérifia la présence de son automatique et ouvrit. C'était une jeune fille blonde, légèrement vêtue, en laquelle il reconnut Carmen.

– Vous ?

– Mais oui. Ma visite vous surprend donc beaucoup ?

– Assez, je l'avoue.

Louis venait s'enquérir de ce qui se passait, sembla gêner la visiteuse, ce que voyant, le détective fit entrer cette dernière dans son cabinet de travail.

– Tenez, asseyez-vous là, je vous prie. Vous excuserez bien le peu de cérémonial, je suis détective, et je n'ai pas l'habitude de recevoir de

jolies dames chez moi. Je tiens d'abord à vous remercier de ce que vous avez fait pour moi hier soir, et j'aimerais bien savoir au juste ce qui s'est passé.

– Après votre départ du chien rouge en compagnie de Le Rouge, je décidai d'emprunter une voiture et de vous suivre, car je ne prévoyais rien de bon pour vous. Arrivée devant le cottage sur la route de Saint-Jérôme, je cachai l'automobile et m'approchai à pied de la maison. Quelques minutes plus tard, je vis sortir Le Rouge et deux autres hommes. Ils montèrent dans la voiture qui était arrêtée devant la porte et filèrent vers Montréal. J'essayai d'entrer dans la maison mais la porte était fermée à double tours. Je fis le tour, et brisai une vitre à l'arrière. J'entrai dans le cottage. Aussitôt, je sentis une odeur de gaz ; je m'empressai d'ouvrir les portes et les fenêtres. Quelques instants plus tard, je vous découvrais étendu, sans connaissance, dans le salon. J'approchai mon automobile et après mille misères, je réussis à vous traîner jusque là. Dans une poche de votre paletot, je découvris une carte d'identité. Je vous ai ramené chez vous et

vous ai laissé entre les mains de votre domestique. Voilà.

– Mademoiselle, je ne sais comment vous remercier... je vous devrai une éternelle reconnaissance.

– Ne parlons pas de ça, monsieur Lecoq.

– Maintenant mademoiselle, je suis particulièrement intrigué de ce qui survient et je ne vous cache pas que je brûle du désir de connaître le but de votre visite.

Carmen ne se hâtait visiblement pas à satisfaire cette curiosité bien légitime. Le sourire qui découvrit ses jolies dents poussa le détective à lui demander :

– Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça ?

– Je ris parce que vous m'appelez mademoiselle, j'y suis tellement peu habituée... mais j'en viens aux faits. Je suis venue tout d'abord pour faire plus ample connaissance avec vous. Vous avouerez que les circonstances dans lesquelles nous nous sommes connus sont plutôt étranges, et comme de nature je suis curieuse moi

aussi, je voudrais bien savoir le mobile de votre visite au café, visite qui a failli vous coûter la vie. Oh, vous pouvez être sûr que je ne veux pas de réponse si cela vous embarrasse, reprit naïvement la jeune fille, comme un pli ridait le front de son interlocuteur. Je suis venue surtout pour vous remercier du gentil cadeau que vous m'avez fait parvenir tout à l'heure.

Elle s'interrompt quelques secondes puis reprit :

– Tout à l'heure, j'ai voulu m'acquitter de cet agréable devoir par téléphone, mais la communication a été interrompue et je n'ai pu obtenir de nouveau... alors je suis venue... Vous savez, il est chic votre cadeau...

– Non d'un nom, je suis maboul.

– Vous dîtes ?

– Je dis que les choses s'embrouillent de plus en plus... écoutez bien, je vais vous mettre au courant de la situation et ensuite, j'aurai une petite faveur à vous demander.

Un petit sourire charmant, très charmant, vint

serrer les lèvres de la visiteuse.

– Monsieur Lecoq, dit-elle, vous pouvez compter sur ma bonne volonté, et si je puis vous être utile de quelque façon que ce soit, je serai très heureuse de le faire.

– Bien, je n'en attendais pas moins de votre part. Maintenant voici... Je suis à la recherche d'une petite bande de criminels dont Le Rouge fait partie. Hier, je me suis rendu au « Chien Rouge » dans l'espoir d'apprendre quelques détails au sujet de ceux que je dois livrer à la justice. Les renseignements que j'y ai obtenus me seront très utiles... De toute façon la vie de deux personnes se trouvent maintenant en jeu.

– Deux personnes ? Qui sont-elles ?

– Tout d'abord, Armand Lejeune accusé du meurtre de son frère.

– Et la deuxième ?

– Vous !

Carmen eut un tic nerveux.

– Moi ?

– Parfaitement, vous !

– Je ne vois pas...

– Non évidemment, mais vous verrez tout à l'heure. Je m'explique, si vous me dites quel est ce présent que vous avez reçu, et qui ne vient pas de moi.

– C'est une boîte de papier de correspondance... Mais je vous avouerai que je vais de surprises en surprises.

– Et il y a de quoi. Au fait, voulez-vous me dire comment on vous a fait parvenir ce paquet ?

– C'est un messager qui est venu le livrer. Et à l'intérieur de la boîte, j'ai trouvé cette carte.

La jeune fille prit un bristol dans sa bourse et le tendit au détective. Il lut :

“Avec ma sincère reconnaissance,

Jean Lecoq. »

– De mieux en mieux. Cette écriture est très gentille, mais ce n'est pas la mienne.

Il mit la carte dans une poche de son veston.

– Poursuivons. Vous me suivez bien, n'est-ce pas ? Cette boîte de papier à correspondance ne vient pas de moi. Il y a un instant, vous me téléphonez. Au moment où je cherche à obtenir des explications au sujet de ce présent, les fils du téléphone sont coupés...

– Coupés ?

– Coupés !

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Nous le saurons bientôt. Je suis positif que Lifko veut vous faire disparaître de la circulation parce que vous m'avez tiré de ses griffes. Il paie des espions qui le tiennent au courant de nos faits et gestes. Mais tout cela doit se faire en douce, sans esclandre.

– Mais dites-moi, monsieur Jean... pardon, je veux dire monsieur Lecoq, comment expliquez-vous qu'on en veut à ma vie parce qu'on m'a envoyé un cadeau à votre nom ?

– Vous verrez, vous verrez... Me permettez-vous de vous accompagner chez-vous ? Je vais y

faire une petite enquête.

– Mais certainement, cher monsieur, je serai même honorée de votre visite.

Quelques instants plus tard, Lecoq entra dans le modeste réduit de sa nouvelle amie. Un coup d'œil circulaire lui permit de constater la pénurie des deux pièces qui le composaient.

Il pria la jeune fille de lui remettre le fameux cadeau. C'était une jolie boîte de papier à correspondance, mais sans cachet particulier, comme celles que l'on peut voir aux devantures de toutes les papeteries. Sur la table se trouvait le papier qui avait servi à l'emballage. L'adresse sur le papier révélait la même écriture que celle qui figurait sur le bristol.

Carmen comprenait de moins en moins où il voulait en venir.

– Dites, mademoiselle, n'avez-vous rien remarqué d'anormal lorsque vous avez ouvert cette boîte ?

– Mais non... ou plutôt si... j'ai remarqué qu'une odeur assez suave se dégageait du

contenu.

– Bon.

Il examina de nouveau la boîte, puis, une à une les enveloppes, en prenant un soin évident de ne pas intervertir l'ordre dans lequel elles se présentaient. Il mit de côté les deux premières enveloppes pour les scruter plus attentivement à l'aide d'une loupe. Un sourire énigmatique contracta ses traits.

– Mademoiselle Carmen, nos ennemis sont d'autant plus dangereux qu'ils sont intelligents. Si au lieu de me téléphoner ou de venir chez-moi, vous m'aviez simplement exprimé votre reconnaissance par lettre, vous vous seriez naturellement servie de ce papier, n'est-ce pas ?

– Je pense bien.

– Et la première enveloppe, celle qui se présente naturellement à vous, aurait servi à transporter votre message ?

– Sans doute.

– Eh bien, ma petite amie, votre visite vous a sauvé la vie.

– Encore une fois, je suis loin de comprendre le premier mot de toute cette affaire.

– Dans deux minutes, vous constaterez que vous avez frôlé la mort de près, et vous comprendrez la signification de ce cadeau. Ceci est la première enveloppe du paquet ; celle-ci la deuxième. Regardez avec cette loupe la gomme de ces deux spécimens, et dites-moi si vous ne relevez pas une différence.

Carmen obéit, inquiète.

– Je remarque que la gomme de la première est plus épaisse et plus foncée que l'autre.

– Alors ? Entrevoyez-vous la vérité ?

– Encore non !

– Eh bien, la gomme de la première enveloppe est empoisonnée.

– Quoi, empoisonnée ?

– Tout juste. En mouillant cette gomme avec votre langue, pour cacheter l'enveloppe, le poison se distillait dans votre jolie bouche. Et trois minutes plus tard, vous disiez adieu à la vie. Le parfum répandu dans cette boîte vous empêchait

de discerner l'odeur de ce poison qui est des plus violents. Voilà !

Carmen se sentait défaillir. Lorsqu'elle fut revenue de son émoi, Lecoq lui demanda l'autorisation de l'emmener demeurer chez une de ses amies d'enfance.

– Vous y serez plus en sécurité qu'ici.

– C'est très bien, j'accepte.

– Mais auparavant nous allons retourner chez-moi et faire une petite expérience. Allons, venez.

– Asseyez-vous ici.

Lecoq désignait un fauteuil près de la fenêtre de son cabinet de travail. Sa voix était brève et saccadée. Ses traits étaient devenus sévères. Carmen obéit sans dire un mot.

Dans une cage placée sur l'entablement de la fenêtre, quelques rongeurs connus sous le nom de « rats blancs », se disputaient un morceau de fromage. Jean Lecoq en prit un dans sa main. De l'autre main, il prit l'enveloppe empoisonnée et força la bête à lécher la gomme odoriférante.

Deux secondes plus tard, le rat blanc se tordait, tenaillé par d'horribles convulsions. Puis il demeura inerte. Il était mort.

Lecoq et Carmen échangèrent un regard ému. La jeune fille fixait la pauvre petite bête que la mort foudroyante avait figée dans une attitude douloureuse.

Une larme glissa sur la joue de Carmen.

– Merci, dit-elle.

– C'est à cause de moi que vous avez couru ce danger, fit le détective avec un regret dans la voix.

Carmen murmura de nouveau dans un long sanglot :

– Merci !... merci !

VI

Lecoq rend visite à un ami

Les jours s'écoulaient rapidement, et malgré les efforts de Lecoq, il n'avait pu retrouver la trace de la bande de Lifko.

À l'enquête préliminaire d'Armand Lejeune, il avait expliqué au juge les faits qu'il connaissait, mais faute de preuves l'accusé fut quand même envoyé aux assises.

Mais la chance devait de nouveau sourire au détective. Comme il déambulait rue St-Denis, il aperçut, à quelques pas de lui, un homme dont la figure le frappa aussitôt.

– Où donc ai-je rencontré ce type-là ?

Il réfléchit quelques secondes. Tout à coup, il s'écria :

– Mais oui... c'est lui... c'est bien lui.

Il s'élança à la suite de l'individu qui venait de pénétrer dans une maison appartements. Le détective sonna à la porte du concierge. Une vieille dame vint lui ouvrir ;

– Oui, monsieur ?

– Vous avez un chambreur du nom de Charles Bernard ?

– Oui, monsieur.

– Quelle chambre habite-t-il ?

– Chambre 11, 2^e étage.

– Merci.

Le détective monta l'escalier en vitesse et s'arrêta devant une porte sur laquelle était marqué le numéro 11. Il frappa légèrement. Il entendit quelques pas et la porte s'entrouvrit. Lecoq sortit son revolver, entra vivement dans la pièce et referma la porte derrière lui.

– Bonsoir, Charles Bernard !

– Vous !

– Parfaitement, c'est bien moi. Tu ne croyais pas me revoir si tôt.

– Mais...

– Assieds-toi, j'ai à te causer.

Bernard obéit machinalement au détective. Il était d'une pâleur mortelle, et ses mains étaient agitées d'un tremblement convulsif.

– Bernard, reprit le détective, tu t'es embarqué dans une galère qui te conduira sans doute à la potence si tu persistes à y demeurer. Cependant, d'après ta figure, je me rends bien compte que tu n'es pas un assassin.

– C'est vrai, monsieur Lecoq, je ne suis pas un assassin, peut-être un voleur, mais pas un assassin.

– Je te crois, bien que je ne sache pas au juste qui a tiré sur Lejeune. Mais je vais quand même te donner une chance. Tu vas me dire où se trouve Lifko et sa bande, et moi en retour, je te promets de te recommander à la clémence de la justice.

Le bandit réfléchit durant quelques secondes.

– Si je suis entré dans la bande de Lifko, c'est que j'étais sans le sou. J'avais inventé un

merveilleux appareil électrique qui m'aidait à découvrir la combinaison de tout coffre-fort. Mais Lifko ne m'a pas payé comme il aurait dû... Je vais me venger. Si vous voulez venir avec moi, je vous indiquerai où se trouve le quartier général de Lifko.

– Un instant, fit le détective. Tu vas d'abord m'accompagner à la sûreté, où tu feras une déclaration complète de ce qui s'est passé l'autre soir chez Lejeune. Ensuite, nous agirons.

– Une heure plus tard, Charles Bernard avait signé sa confession.

– Maintenant, fit le détective Bonin, nous allons faire une descente en règle chez ce dénommé Lifko.

– Tu es mieux d'amener plusieurs hommes avec toi, fit Lecoq, car ces bandits ne sont pas des novices.

– Oh ! n'aie point crainte, je vais donner des ordres en conséquences et cette nuit, nous mettrons la main au collet de ces bandits.

Le lendemain matin, Lecoq s'apprêtait à sortir lorsque le téléphone se mit à sonner. Il marcha vers l'appareil et décrocha le récepteur.

– Allô Lecoq, fit une voix.

– Moi-même.

– Ici Bonin.

– Bon, quelles nouvelles ?

– Toute la bande est sous verrous.

– Vous n'avez pas eu trop de difficultés ?

– Non ! Cependant le jeune Bernard a été tué d'un coup de feu durant la bataille. Nous avons arrêté cinq hommes en tout.

– C'est regrettable pour ce pauvre Bernard, car sans lui, nous chercherions encore les assassins de Lejeune. Avez-vous retrouvé la fameuse invention pour ouvrir les coffres-forts ?

– Oui, mais elle était complètement démolie. L'inventeur emporte son secret dans la tombe.

– Je cours à la sûreté ; j'ai hâte de serrer la main d'Armand Lejeune. À tout à l'heure.

Lecoq raccrocha. Il était fier de lui. Il venait de mettre fin à une des aventures les plus mouvementées de sa carrière.

Épilogue

Lifko et Le Rouge refusèrent de dévoiler le nom du véritable assassin, et tous deux furent condamnés au pénitencier pour la vie. Quant à leurs comparses, ils écopèrent de 25 à 10 ans selon le cas.

Armand Lejeune a réintégré son domicile et il a récompensé généreusement le détective Lecoq pour son excellent travail.

Quant à Carmen, elle devra au détective une éternelle reconnaissance, car en plus de lui avoir trouvé une bonne position dans un grand restaurant de la ville, il lui a aussi amené le bonheur en la personne d'un jeune cuisinier du même endroit.

Cet ouvrage est le 262^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.